

Les premiers feux du jour, tremblants, mélancoliques,
Eclairaient le saint lieu ; les ombres de la nuit
S'effaçaient lentement sous les voûtes rustiques
Comme un rêve qui fuit !

J'étais rempli d'amour, de respect et de crainte.....
Ma prière mêlée aux parfums du matin,
Comme un encens montait de la modeste enceinte
Vers le séjour divin !.....

III

Je ne comprenais pas dans ma candeur d'enfance
La faiblesse de l'homme au cœur ambitieux ;
Je ne prévoyais pas les dangers, la souffrance
Le mensonge, le faux ni les jours sournois !

Mais maintenant déjà, j'ai coudoyé la foule ;
Et sans cesse battu comme un flot agité
Que le vent en courroux brise, foule et refoule,
Je regrette l'enfance et sa félicité !

J'ai parcouru déjà les beaux jours de la vie ;
Demain, demain pour moi, vingt printemps vont sonner
Au souffle des pervers mon âme s'est flétrie
Et j'ai vu mes espoirs soudain m'abandonner !

J'avais bercé mon cœur de douces perspectives ;
Des fantômes brillants, des mirages trompeurs
Étalait à mes yeux, des clartés fugitives :
Je croyais que c'était la gloire et les splendeurs !

Mais je fus le jouet de vaines jouissances,
Et mon rire joyeux a fait place aux sanglots :
Tel un aventurier sur les vagues immenses,
Voit son dernier esquif s'abîmer dans les flots !

IV

Parmi la foule indifférente
Je n'ai jamais trouvé qu'égoïsme et froideur,
Et jamais mon âme souffrante
N'y trouva son ami, ni son consolateur !

Je n'ai jamais goûté cette amitié fidèle
Qui console des pleurs, de l'exil, des chagrins,
Qui fait renaître au cœur une gaîté nouvelle,
Et revenir les jours sereins !

Mais je fus abreuvé de noires calomnies,
Je fus le jouet des pervers,
De leurs infâmes tyrannies,
Et de leurs sarcasmes amers !

Comme un roseau brisé que le vent de l'orage
Entraîne après lui par les champs,
Mon âme subit maint outrage
De l'impudence des méchants !

Comme un esquif errant sur la vague profonde,
Je fus sans cesse ballotté
Sur les flots orangeux du monde
Au souffle de l'adversité !

Et puis, quand vint le jour d'un périlleux voyage,
Pas un père, pas un ami,
Ne vint jamais sur mon passage,
Réveiller mon cœur endormi.....

C'est alors, ô mon Dieu, que j'appris à connaître
L'homme et ses mesquins intérêts ;
Et moi qui viens presque de maître,
Déjà je m'abîme en regrets !

Mais je te vis, Seigneur, au milieu de mes peines :
Tu venais me tendre la main ;
Tu venais dissiper les haines
Qui m'arrêtaient dans mon chemin !.....

V

Alors, brisé, déçu, je veux fuir ce vain monde
Et ses plaisirs trompeurs ;
Et près de toi, mon Dieu, dans une paix profonde,
Je cherche tes douceurs.

O chapelle des bois ! Je reviens sous ton ombre
Car mon cœur opprimé
Veut méditer sous ton portique sombre
Que j'ai toujours aimé !

Tout est tranquillité sous ton humble colonne,
Tout est paix et bonheur
Dans l'air mystérieux, même, qui l'environne,
Dans son site enchanteur !

En vain les ouragans grondent-ils sur la terre,
Je ne les crains jamais ;
Car la tempête meurt près de ton seuil austère,
Où je vis désormais !.....

L. LORRAIN.

INREVILLE, 3 Mai 1875.

Les Étoiles.

Nous les filles de la lumière,
Nous dont le front est éclatant,
Nous ne sommes que la poussière
Que son pas soulève en passant
Si nous voguons dans les espaces,
Ce n'est que pour suivre les traces
De Celui qui créa les Cieux.
Dans notre course vagabonde,
Nous le suivons de monde en monde
De notre vol harmonieux.

Quand le battement de nos ailes
A fait taire les derniers bruits,
Nous répandons nos étincelles
Sur le manteau brillant des nuits.
Cette douce mélancolie
Dont leur ombre vague est remplie,
Elle descend de nos rayons,
Et sur la nature endormie
Nous versons la lumière amie
De l'aurole de nos fronts.

Pour nous le ciel est sans mystères,
Car de Dieu nous sommes si près
Que les anges qui sont nos frères,
Nous en disent tous les secrets.
Nous veillons sous les saints portiques
Et nous commençons nos cantiques
Quand les anges les ont finis ;
Par l'azur doucement bercés,
Nous nous élançons balancées
Dans les espaces infinis.

Nous soupignons nos mélodies
Sur la lyre aux cordes de feu ;
Nos ravissantes harmonies,
Comme l'encens, montent vers Dieu.
Notre lumière calme et pure
Éclaire toute créature
Dont le regard est ébloui ;
C'est pour entendre nos prières
Que Dieu nous créa les premières
Et nous plaça tout près de lui.

Dieu ! c'est ta main toute-puissante
Qui nous donna l'immensité,
Et notre marche triomphante
Réjouit ton éternité.
C'est pour toi que nous sommes belles,
C'est vers toi seul que sur nos ailes
Nous nous élançons chaque jour ;
Du sein de ta gloire infinie,
Permetts que toute notre vie
Ne soit qu'un cantique d'amour !

P. MAUMUS, Dominicain.